

MA NEUVIÈME VIE

Owendo : 5 h 35.

Le temps commence à être frais, et le vent qui souffle aux portes des Owendois annonce l'arrivée de la saison des pluies. Et quand il pleut chez nous, il n'y a que deux cas possibles : la pluie annonce soit une bonne nouvelle, soit un événement dramatique.

Nzambe ! Comme pris par un envoûtement, mon possesseur installé dans son atelier saisit ses ciseaux métalliques, son crayon, sa règle de bois et ses fils bouclettes afin de perpétuer, tel un prêtre lors de son office religieux, les célèbres mouvements qui font la renommée de sa famille depuis maintenant trois générations.

Comme il se dit dans la communauté Mpongwè de mon possesseur, c'est lorsque les murmures de la nuit communient avec les silences du matin que les esprits des aïeux intercèdent afin que la nouvelle journée sur terre soit moins lourde à porter que la

précédente. Et lorsqu'ils adressent, comme ce matin, leurs vœux les meilleurs à mon possesseur, il se sent, lui, comme pris par un souffle nouveau, vitrifié, robuste, sûr et confiant. C'est dans ces moments remplis d'assurance qu'éprouve mon possesseur qu'il m'est par ailleurs possible de lui témoigner toute mon affection, et de lui montrer tout mon attachement à ses principes et ses valeurs, même s'il ne peut pas me voir à ses côtés ; juste m'entendre. Nous, qui agissons dans l'au-delà, appelé plus communément par le commun des mortels « le séjour des morts », sommes comme des caresses pour nos possesseurs qui effleurent le corps : délicats, discrets et silencieux.

Mon possesseur, voilà maintenant plus de trente ans que je partage avec lui ses journées. Au départ, il m'était bien facile de lui apporter mes conseils, mais comme tout être qui grandit et qui atteint l'âge de raison, le libre arbitre devient le choix priorisé par les archanges du royaume de Dieu. Et, bien souvent par manque de souplesse, nous, les êtres des passerelles de l'au-delà, nous retrouvons parfois impuissants face aux décisions de nos possesseurs.

Pour moi, depuis le décès du père de mon possesseur, il y a de cela plus d'un an, l'ancien propriétaire de *L'atelier des robes*, il est pris d'un profond chagrin, d'une douloureuse solitude et d'une nostalgie

inguérissable, ce qui affecte beaucoup nos relations et ses créations faites à la main.

Des créations, comme le soulignent les Owendois, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, tellement elles sont magnifiques, belles et soignées. Le fil et les aiguilles ont traversé chacune des générations de la famille de mon possesseur comme un talent divin insufflé par Dieu le père lui-même en personne. Un héritage qui coule dans ses veines comme une couronne qui se transmet d'un roi capétien à un prince, d'un père à un fils.

Pour mon possesseur, c'est l'aiguille. Un présent que lui a remis le défunt son père peu de temps avant sa mort, en guise de reconnaissance envers son fils devenu responsable. L'homme de la famille. L'aiguille, symbole de richesse, de patience et de résilience en tout lieu et en tout temps. Mon possesseur a donc été désigné comme le digne successeur de ce lourd héritage familial dont il a aujourd'hui toute la pleine charge et responsabilité.

Nzambé *kana* ! Je suis venu une *neuvième* fois sur terre pour vous raconter avec mes propres mots l'histoire de mon nouveau possesseur qui n'est peut-être pas la mienne, mais dont j'ai reçu la mission depuis le ciel d'en être le plus grand des témoins, vu que je suis en partie son alter ego. Et à dire vrai, après autant d'années passées avec lui, on finit par

s'attacher à cette nouvelle enveloppe corporelle. Mon nouveau possesseur est d'un noir foncé, aussi pur qu'un bois d'ébène trouvé au fin fond d'une forêt d'Okoumé. Il est fin, avec une voix rauque, et doté d'une taille légèrement au-dessus de la moyenne avec ses 1 mètre 84, à l'image de son métissage entre la femme haoussa, Bintou, d'origine camerounaise, et son bantou de père d'ethnie Mpongwè, Dyomba. Bintou est connue pour ses mets irrésistibles dont l'odeur alléchante parfume les quatre coins et recoins du carrefour SNI, et qui n'a de limite que son terminus. Une distance incalculable à l'œil nu, mais qu'on peut estimer dès que sonne midi, à l'heure où la grande pause retentit. Tous les travailleurs s'alignent pour avoir dans leur gamelle un peu de tiep avec du poulet ou du poisson fraîchement choisi par ses soins et péché par les riverains du pont de la Nomba. Une auto-discipline qu'elle applique chaque matin, et qui lui a permis d'avoir une renommée même dans les communes voisines d'Owendo, telles qu'Acaé. La communauté Mpongwè lui a même donné en guise d'acceptation et d'adoption l'éponyme *Owantowinango*, ce qui signifie la femme qui vient de l'autre côté. Cet aspect disciplinaire que l'on retrouve chez sa mère, mon possesseur en a hérité également, depuis son cordon ombilical. Il se lève très tôt le matin, prend à peine

un verre de lait ou un morceau de tubercule d'igname avec du poisson ou du corned-beef, et dès les premiers chants du coq, il se met à coudre.

Ce matin, après avoir communiqué avec ses aïeux, il pose sereinement la pile de vêtements qu'il lui reste à finaliser, prend son mètre et son fil à aiguille, et entame avec habileté la gestuelle que lui a enseignée son père Dyomba dès son plus jeune âge.

Nzambé ! J'en suis devenu admiratif, et pour montrer mon dévouement à mon possesseur, je décide de lui montrer des modèles de tenues uniques, que j'ai pu voir durant ma courte échappée dans son sommeil. Il n'y a que pendant ce petit laps de temps que je peux rechercher, dans l'au-delà, des tips qui pourraient aider mon possesseur à retrouver le moral.

Aujourd'hui, je m'en suis d'ailleurs satisfait, car il s'est souvenu de quelques-uns de ces modèles et s'est maintenant mis à coudre, malgré la lumière tamisée de son atelier qui abîme au quotidien sa vue et le manque de sommeil causé par les innombrables heures de travail supplémentaires qu'il réalise pour subvenir à ses besoins. Pas même une mouche, ce jour-là, ne peut le déranger, ni même l'envie de déposer un étron rapide dans les chiottes.

D'ailleurs, ce sont les chassies aux yeux qu'il va se rendre compte du temps qui a bien filé depuis son réveil matinal, lorsque Ambayé franchit la porte en

bois de son atelier et pose ses pieds sur son paillason fait de natte de paille tressée. Avec les sandales en Jésus, la petite tige de bambou dans la bouche, Ambayé est un Gabonais assez particulier. D'un père libanais ayant grandi à Owendo et d'une mère gabonaise, d'ethnie Mpongwè et Fang, il a construit son identité en s'appuyant sur son métissage unique. Pour se moquer de lui, on peut entendre les Owendois l'appeler le faux libanais ou le faux métis, mais ce qu'il préfère par-dessus tout, c'est faire le taquin en parlant la langue Fang de sa mère. D'ailleurs, il ne va pas tarder à le faire.

— Asèï ! *Wa bô dze* ? Te voilà déjà avec ton aiguille. Ne me dis pas que tu as encore passé toute la nuit sans dormir ? lui dit-il, en voyant la pile de pagnes et de tissus déjà cousus par mon possesseur.

Ambayé sait très bien ce que cela représente en heures de travail, lui qui vient de reprendre l'épicerie de son paternel appelé à d'autres fonctions. Leur épicerie est située à quelques mètres de l'atelier familial de mon possesseur. On y retrouve pas mal de produits de première nécessité, tels que des œufs, de la farine, du sel ou du lait, ce qui génère parfois des attroupements de masse devant sa boutique, au plus grand bien des commerces qui se situent à proximité. Pourtant, depuis quelques années, si Ambayé, lui, arrive à maintenir le cap, ce n'est pas

toujours le cas pour les autres commerces absorbés par la concurrence qui s'est accrue de manière rude au carrefour SNI. Cette concurrence, mon possesseur en a bien conscience, ce qui l'amène à doubler d'efforts. Au départ unique tailleur de son atelier, il a dû recruter une seconde main, afin de pouvoir agir de manière efficace dans les situations d'extrême urgence, comme c'est bien souvent le cas durant cette période festive riche en événements culturels.

— Mon cher Ambayé, j'ai accumulé pas mal de retard dans mes coutures. Tu sais non seulement que l'atelier est en sous-effectif, mais aussi que les clients sont davantage exigeants.

Un ourlet mal ajusté suffit à mettre le client en colère ou sous pression. Pas plus tard qu'hier, mon possesseur a eu un cas similaire. Alors qu'il s'apprêtait à enfiler son aiguille dans une ouate, il a reçu une visite inopinée d'un de ses plus fidèles clients, le vieux Bitheghé. Il a un ventre qui a la courbe d'un fût de chêne à l'image des anciens qui aiment bien boire la bière, les lunettes légèrement au travers du nez, ce qui donne l'impression d'être dévisagé, et le ton de sa voix est de la même intensité qu'un ténor, ce qui donne l'impression qu'il va te gronder à chaque intonation. D'abord client du père Dyomba, puis aujourd'hui de mon possesseur, le vieux Bitheghé a

coutume d'apporter des chemises, des pantalons à recoudre, et jamais il ne rechigne ou fait des caprices, pas même quand mon possesseur peut avoir du retard. Pourtant, hier en fin de journée, il était méconnaissable. D'abord, il est entré dans l'atelier dégoulinant d'une sueur qui débordait de sa chemise à carreaux et à manches courtes et qui laissait transparaître des taches noirâtres aux aisselles, puis s'asphyxiait à chaque mot qu'il tentait de prononcer comme si la ceinture qu'il portait lui serrait trop le bassin. Paniqué, l'assistant de mon possesseur, Mba, s'est empressé de venir à la rescousse du vieux, qui a expliqué qu'il avait le mariage coutumier de sa fille demain, et que sa tenue n'était pas parfaitement aux normes de sa corpulence. Mba l'a rassuré et a pris alors ses mesures avant de lui donner rendez-vous demain matin. Le vieux Bitheghé a été d'abord offusqué par la proposition de Mba de venir le lendemain à la première heure, mais après un grognement, il s'est résigné à accepter l'offre en regardant l'heure à laquelle il était venu apporter son problème. Il était plus de 19 h et l'atelier s'apprêtait à fermer ses portes. Pour des clients exceptionnels, tels que le vieux Bitheghé, mon possesseur reprend aussitôt la main.

Comme dans chaque atelier, il existe des clients qui sont comme des ambassadeurs et traités comme

s'ils possédaient un titre ou un grade honorifique. Le vieux Bitheghé est un de ces ambassadeurs, et mon possesseur pour cette occasion va faire avec son aiguille le réajustement parfait au millimètre près, et livrer la tenue dans les temps au vieux à qui il a demandé exceptionnellement de ne pas se déplacer pour l'occasion. Il va la lui remettre lui-même.

— Quelle heure est-il, Ambayé ? J'ai presque oublié, tellement je me suis plongé dans les finitions de la tenue de monsieur Bitheghé.

— 7 h 45, cher ami. D'ailleurs, il est temps pour moi de partir ouvrir mon épicerie, dit-il en voyant arriver d'un pas précipité les premiers clients qui vont sûrement encore demander des bons.

— Me Kâ Asèï !

Et à peine s'y rend-il, que Mba fait également son entrée.

— Bonjour, monsieur Asèï ! Veuillez m'excuser pour les 15 minutes de retard. Il y a actuellement énormément de bouchons au niveau du carrefour SNI. Si vous voulez faire un tour par là, je ne vous le conseille pas pour le moment.

Mba, c'est d'abord un jeune stagiaire passionné de mode, que feu Dyomba a pris lors de son partenariat avec l'Office national de l'emploi, nouvellement appelé le Pôle national de promotion de l'emploi. Pour soutenir l'activité croissante des petits commerces tout

en luttant pour la réduction effective du taux de chômage chez les jeunes, le Pôle national de promotion de l'emploi a réussi à conclure un deal avec les différentes représentations syndicales, chambres de commerce, petites et moyennes entreprises. Toutes ont pu obtenir une part de ce marché. La nôtre a consisté à prendre au moins un jeune inscrit auprès de ladite structure et de le former en contrepartie d'une subvention mensuelle. Au début, Dyomba était réticent à cette idée, mais l'assiduité et la persévérance que Mba montrait à toujours donner le meilleur de lui-même ont séduit le père de mon possesseur qui, à la suite de sa formation, lui a proposé une promesse d'embauche qu'il a acceptée. Mba apprécie son métier au sein de *L'atelier des robes* et, malgré le décès de Dyomba qui affecte l'ambiance du travail, il reste constant dans ses missions.

— Tu arrives à point nommé, Mba ! Tu garderas la boutique quelques heures, le temps que j'aille livrer la tenue du vieux Bitheghé à son domicile. Je ferai également le tour du quartier, pour voir si je peux trouver de nouveaux clients.

— De nouveaux ? Voulez-vous me dire que vous avez fini de coudre toutes les tenues laissées hier ? Si c'est le cas, dit-il à mon possesseur, vous êtes bien le digne successeur de Dyomba.

Mon possesseur, à cet instant, se lève, hoche la

tête et acquiesce l'assertion de Mba avant de sortir avec la tenue de Monsieur de Bitheghé, sa machine à coudre, ses aiguilles, son ruban et ses ciseaux métalliques.